



Le Prédateur

Témoignage.

Yvan Tetelbom

Extraits...

J'évolue dans un monde étrange. Mon esprit rôde autour de ce corps sans vie mais qui respire encore. Je ne sais plus qui je suis, où je vais, si j'existe. Je marche, je dors, je mange, je bois, je me lave. J'exécute des gestes mécaniques. Je ne prête pas attention à ce qui m'entoure. Je ne comprends pas toujours ce que l'on me dit. Lorsque l'on m'appelle, je ne réagis pas. Parce que je pense que ce n'est pas moi que l'on appelle.

Je me sens misérable, minable, fragile, inutile, indésirable. Je ne sais même pas si je pense et à fortiori à quoi je pense. Il n'y a aucune épaisseur entre ce que je représente et le néant. Je suis une vague morte, un tracé, une esquisse de vie baignant dans sa rêverie, une substance hybride, une espèce d'évanescence, un être indéfini en voie de décomposition morale et physique.

Je suis un automate. Je n'ai pas la réflexion immédiate. Je suis obsédé par des pensées négatives. Je souffre, mais je ne sais pas de quoi je souffre. Il y avait un avant, il n'y a plus d'après.

Je me fiche de savoir s'il pleut, s'il fait soleil. Je ne suis ni réceptif au froid ni à la chaleur. Mon cerveau s'est probablement déconnecté du monde réel. J'habite le ciel des oiseaux. Je me perds dans le silence des nuages.

Je n'ai plus le goût de vivre. Je ne m'intéresse à rien. J'habite le vide. J'évolue dans un espace éthéré, mystérieux, qui amortit les bruits, les paroles. Je n'ai pas l'impression d'avoir une existence humaine. J'usurpe une vie qui n'est plus d'origine. J'entends des sons, je perçois des intonations, mais c'est du bruitage, je distingue des silhouettes à l'heure où le jour se perd dans la nuit. Elles vont, viennent, passent devant moi sans me voir. Je construis un récit qui se nourrit d'abstractions.

Je suis secoué ponctuellement par des crises d'angoisse. J'entends des voix. Je suis en danger. J'ai peur que l'on m'assassine. C'est violent, insupportable, douloureux. Et je fuis. Je me sens en insécurité permanente. J'ai des idées noires. J'oscille entre découragement et enthousiasme en un laps de temps. Je surfe sur des humeurs opposées. J'ai l'impression d'être engourdi, qu'une douleur traverse mon corps et ne peut se soigner. A qui en parler dans un monde qui va de plus en plus vite, où personne ne s'intéresse à personne. Encore faut-il trouver les mots ! Encore faut-il savoir expliquer ce que je ressens !

Ma vie n'est pas, n'est plus, ne vaut rien. Je suis une épave, une douleur, un ramassis de déchets épars, un foutoir de pensées abîmées, une émulsion de substances informes, une construction artificielle, un assemblage hétéroclite nourri aux pensées plaquées sur du vide.

(...)

Tizi-Ouzou. Cette ville tient son appellation de *Tizi* ou col de montagne et *Ouzou*, genêts. C'est la porte d'entrée de la kabylie. Les nuages se sont agrégés en bandes orageuses. Il règne une atmosphère singulière dans la cité berbère. Les cigognes, ces échassiers aux pattes longues et effilées, aux becs orangés, aux ailes déployées, ont fait leur apparition plus tôt que d'habitude, sur les minarets des mosquées, sur le toit des immeubles, sur les pylônes, signe qu'il y a de l'étrangeté dans l'air. À la gare routière, les voyageurs ont l'air soucieux. L'autobus est enfin affrété. Le convoi s'enfonce dans la montagne, se perd dans les innombrables lacets. J'ai des nausées. Je m'étais renseigné : il paraît que c'est à cause du manque de synchronisation entre l'oreille interne et les yeux qui envoient des signaux contradictoires au cerveau. Je reste persuadé que c'est plutôt à cause de toutes ces odeurs mélangées de produits épicés qui montent de couffins des voyageurs. Des tirs sporadiques des maquisards postés sur les hauteurs nous prennent pour cible. C'est habituel. Nous longeons à présent le front de mer, signe que nous sommes presque arrivés à Port-Gueydon. Ce village où je suis né, surplombe la mer à partir d'une colline qui descend en perpendiculaire du mont Tamgout. Le port de pêche est la première infrastructure à y voir le jour après l'installation des premiers colons. S'ajouteront les rescapés des pogroms d'Europe centrale et ceux fuyant la dictature italienne, espagnole. Le droit d'asile ne figure pas dans les textes, mais reste applicable de fait.

Les paysages sont magnifiques. Le soleil chatoie la mer et ses criques, rend belles, ses vagues, lui donne ses échappées horizontales qui s'envolent dès qu'elles touchent l'horizon. Le parfum des oliviers entre par les narines sur un air de musique traditionnelle. Les pentes qui dévalent jusqu'au village, sont parsemées de roches, de peupliers, d'eucalyptus, de cyprès, de jardins attenants à des maisons posées dans la lumière, de marguerites, de chardons violets ou jaunes et même quelques coquelicots complices, qui discutent entre eux puis s'endorment quand la nuit les recouvre. Le village fourmille de ruelles baroques qui s'enchevêtrent ou se quittent, bordées d'échoppes de toutes dimensions où la palabre règne sur les affaires.

C'est le dernier virage. Nous dépassons la pépinière, abordons les derniers mètres avant de remonter la rue principale. Je suis assailli par une meute de copains venus m'accueillir. Dans l'effusion des retrouvailles, ils me posent toujours ces mêmes questions à propos de cette région du Chélif dont le nom vient du fleuve long de 733 kilomètres situé au nord-ouest du pays, qui prend sa source dans l'Atlas saharien et a son embouchure dans la mer méditerranée près de Mostaganem : *quelle est la mentalité des arabes, comment sont-ils habillés. Et le climat, est-il si différent ? Comment se comportent les enseignants ? Sont-ils sévères comme ici ?* Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je suis devenu amnésique. Mon cerveau a tiré un trait sur ces trois années qui viennent de s'écouler. Je sais juste que je reviens de l'enfer.

(...)

Nous avons la vie de tous les réfugiés du monde. Dans cette cité-ghetto, où se concentrent les pauvres, les immeubles s'élèvent en blocs similaires, les logements sont assemblés en cubes, empilés les uns sur les autres. Des allusions sur notre appartenance à la religion juive se glissent subrepticement dans les conversations de voisinage. De jeunes maghrébins glissent des papiers enflammés sous notre porte après l'avoir placardée de croix gammées, arrachant au passage la mezouza, signe religieux apposé au chambranle de l'entrée.

(...)

J'évolue dans une pensée éthérée de nature schizophrénique. Cette illusion est dangereuse, hallucinatoire, fascinante. L'illusion est le pêché du rêveur. C'est une cellule vivante qui crée une

énergie euphorisante. Je sens qu'au cœur de cette illusion, vit quelque chose d'essentiel qui à terme, me sauvera de moi-même et de l'adversité.

Je cherche ma respiration. Je griffonne des poèmes. Je me confie à la page blanche. La poésie pour rester vivant. Le reste n'est que brouhahas, vide, postures, impostures, indifférences, détestations, malheurs.

Les jours se succèdent et le temps est long et lent. J'ai l'air sage, discret, mais je suis triste. Infiniment triste. Sous mes apparences, gangrène un mal profond dont je ne sais définir la cause. J'ignore l'origine de ce tourment qui m'étreint.

La mémoire est espiègle. A notre insu, elle enregistre, conserve, encode des faits, des paroles, des situations auxquelles l'on a été confronté en tant que témoin ou acteur. Il est possible aussi que certains souvenirs se perdent, s'ils n'ont pas été sollicités depuis longtemps ou sous l'effet d'un choc qui les enterre définitivement. Ils peuvent cependant refaire surface, en totalité ou par fragments à des moments inattendus.

Ne pas être là où l'on m'attend, créer de la diversion, disperser des assaillants potentiels à l'aide de provocations, de faux départs, de plaisanteries graveleuses, empêcher que l'on me connaisse, que l'on me cerne, que l'on m'identifie, que l'on découvre mon secret.

Retrouvez « Le Prédateur » sur
<https://libre2lire.fr/livres/le-predateur/>

ISBN papier : 978-2-490522-29-3
ISBN Numérique : 978-2-490522-30-9

168 pages – 14.00€

Dépôt légal : Septembre 2019
© Libre2Lire, 2019

